ANALYSE

DES

FAITS DE MÉMOIRE

PAR M. GRATACAP
Professeur de philosophie.

MEMOIRE

LU A L'ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES.

PARIS
A. DURAND ET PEDONE LAURIÈRE, LIBRAIRES
7, RUE CUJAS
1867


SE TAIRE
E
FAIRE

ANALYSE

DES

FAITS DE MÉMOIRE

PAR M. GRATACAP

Professeur de philosophie.

MÉMOIRE

LU A L'ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES.

PARIS

A. DURAND ET PEDONE LAURIÈRE, LIBRAIRES

7, RUE CUJAS

1867

EXTRAIT DU COMPTE-RENDU
De l'Académie des Sciences morales et politiques.
RÉDIGÉ PAR M. CH. VERGÉ, AVOCAT, DOCTEUR EN DROIT,
Sous la direction de M. le Secrétaire perpétuel de l'Académie.
T. LXXXII.

ANALYSE

DES

FAITS DE MÉMOIRE.

I. — Parmi les spectacles que la nature prodigue à nos regards, il n'en est pas de plus riche et de plus varié que celui que nous offre l'esprit humain. Quiconque sait réfléchir en effet, peut, en se contemplant, devenir pour lui-même l'objet d'une curiosité qui, en croissant toujours, ne cesse pas d'être nouvelle. Témoin de ses propres changements, il voit, à toute heure, ses différentes manières d'être se réfléchir fidèlement dans sa conscience, comme dans un miroir vivant, et ce n'est qu'avec peine que son attention peut embrasser le nombre et la diversité des scènes qui se déploient tour à tour sur ce théâtre mobile.

Cette constante succession de phénomènes, que chacun trouve en soi-même, dès qu'il se regarde vivre, n'est pourtant pas sans danger pour l'observateur superficiel. En s'attachant exclusivement à la considération des faits, on se sent trop souvent porté à négliger la recherche des lois qui président à leur développement ; comme il est plus aisé de saisir ce qui ne fait qu'apparaître et passer, que de remarquer ce qui dure et persiste dans le changement même, on court sans cesse d'objet en objet, sans se demander ce qu'il y a de fixe et de permanent dans le fond de l'âme ; et, en s'habituant à prendre ainsi l'apparence pour la réalité, on finit insensiblement par ne plus voir dans l'homme, que cet être que Montaigne appelle ondoyant et divers, insaisissable

Protée, en qui tout fuit et s'écoule, comme dans le cours d'un fleuve rapide.

Une vue plus ferme doit dissiper ces illusions, et, descendant jusque dans les profondeurs de l'esprit humain, arrêter certains contours et déterminer des limites au sein de sa nature, afin d'asseoir sur une base solide les différents groupes de ses phénomènes. Ce serait se tromper gravement que de croire, en effet, que tout se meuve et change en nous. Quand notre œil se porte successivement sur diverses formes ou sur diverses couleurs, quand notre ouïe parcourt une série de sons différents, quand chacun de nos sens, en un mot, quitte un objet pour en poursuivre un autre, le moi se transforme, il est vrai, puisqu'un mode succède en lui à un autre mode; mais, en devenant ce qu'il n'était pas, il ne cesse pas pleinement d'être ce qu'il était; car, quoique distinctes entr'elles et différant par la diversité de leurs objets, les opérations des sens restent toujours semblables sous certains rapports qui leur sont communs, et chacune d'elles se trouve ainsi marquée d'un caractère de constance et d'identité qui suffit pour leur faire donner à toutes le nom de perceptions Nos perceptions ainsi acquises, nous pouvons ensuite les combiner diversement, les associer d'une façon bizarre ou sublime, concevoir des chimères, ou enfanter de nobles créations : dans tous ces cas, notre esprit ne fait qu'imaginer, et, quelque variés que nous semblent ses produits, la fonction qu'il exerce est uniforme. C'est encore ainsi qu'il nous est donné de nous transporter, quand il nous plaît, dans le passé, de remonter le cours des années écoulées, de franchir les espaces déjà parcourus, de faire revivre des événements qui ne sont plus : quels que soient les objets que nous rend alors la mémoire, en les reconnaissant, nous nous souvenons toujours de la même manière, et

les actes intellectuels nécessaires à la production d'un seul de nos souvenirs, se retrouvent infailliblement dans la production de tous. C'est ainsi enfin que notre intelligence, quand elle raisonne, s'applique tour à tour à la recherche d'un nombre infini de rapports, qu'elle ne peut concevoir successivement, qu'en restant invariablement soumise à certaines conditions subjectives, qui sont autant de lois, inhérentes à sa nature.

L'esprit humain est donc semblable à une vaste machine. Quand on n'en voit que le dehors, on n'est d'abord frappé que de la confuse multiplicité de ses produits et de la diversité des mouvements qui les engendrent ; mais, à mesure qu'on pénètre plus avant, ces contrastes et ces différences s'effacent peu à peu, et laissent bientôt admirer, à l'intérieur, des effets d'une étonnante régularité. Le mécanisme général ne cesse pas sans doute de paraître compliqué ; car les différents rouages dont il se compose sont nombreux, et chacun de ces rouages comprend, à son tour, plusieurs appareils qu'on ne peut bien connaître qu'en les démontant pièce à pièce ; mais ces appareils et ces rouages eux-mêmes restent fixes, leur jeu est constant, leurs fonctions toujours les mêmes, et il suffit de décrire le rôle de ces parties essentielles et de ces ressorts qui donnent le branle à tout le système, pour dévoiler le secret de son organisation.

Cette méthode est la seule qui convienne à l'étude de l'homme intellectuel et moral : elle seule, en effet, en garantissant à ses investigations un terrain ferme et sûr, a pu lui permettre de s'élever à la dignité d'une science régulière et légitime. Toutefois, cette science est encore loin d'être complète, et j'ose croire que de nouvelles spéculations, conformes à cet esprit de recherche, pourraient servir à la féconder utilement et ajouter à ses progrès ; car si de puissants pen-

seurs ont tenté, non sans succès, l'analyse de quelques-unes de nos facultés les plus hautes, il ne me semble pas qu'ils se soient assez préoccupés d'approfondir la nature de plusieurs autres qu'ils jugeaient sans doute moins importantes; et relativement à la mémoire, en particulier, l'histoire de la philosophie ne nous offre aucune théorie qu'on puisse regarder comme définitive. Je voudrais donc essayer de combler, en partie, cette lacune, en m'efforçant de mettre en lumière l'ensemble des lois et des principes qui concourent à la formation du souvenir.

II. — Ecartons d'abord un préjugé qui pourrait égarer notre marche.

L'acte par lequel nous discernons, à chaque instant, ce qui nous apparaît simplement de ce qui est effectivement présent, est d'ordinaire si rapide, qu'il nous semble exclure tout effort de réflexion et bannir l'hésitation et le doute. Aussi, certains philosophes, parmi lesquels il suffira de citer le chef de l'Ecole écossaise, trompés évidemment par cette apparente spontanéité, ont-ils cru qu'une telle distinction nous était inspirée directement par l'instinct, en vertu de quelque loi primitive de notre nature. Mais cette explication ne saurait rendre compte de tous les faits, puisque le souvenir est parfois si vif et l'imagination si forte, que nous ne pouvons nous empêcher d'attribuer à leurs objets une existence véritable. Qui ne sait, en effet, de quelles illusions inévitables l'homme devient le jouet dans le rêve, le somnambulisme, le délire et la folie? Il ne suffit pas, d'ailleurs, pour ne pas céder à ces trompeuses apparences, d'être spéculativement convaincu que les objets imaginaires n'existent pas; ces objets peuvent si bien absorber notre attention, que même dans ce cas, nous soyons un moment déçus et séduits malgré nous.

J'accorderais plus volontiers à Dugald-Stewart, qui, sur ce point, n'a pas craint de se séparer ouvertement de son maître, qu'avant de réfléchir dans chaque circonstance particulière, nous sommes portés à confondre les objets simplement conçus et ceux qui sont perçus véritablement, et qu'ainsi les uns et les autres nous semblent d'abord présents au même titre. Il me semble seulement que lui-même se trompe, à son tour, quand il affirme que cette illusion est primitive et spontanée. Ne serait-il pas étrange, en effet, que la nature se complût à nous tromper, en nous poussant irrésistiblement à croire à l'existence actuelle des objets de nos souvenirs et de nos fictions ? Pourquoi vouloir imputer ainsi nos erreurs à d'autres qu'à nous-mêmes ? Quand nous supposons réels les objets de nos conceptions, et j'ajoute quand nous affirmons vrais les objets de nos perceptions, nous cédons moins à la voix de la nature, qu'à la force de nos propres réflexions.

Aucun secret instinct, en effet, ne contraint l'enfant qui vient de naître à répandre et à projeter, pour ainsi dire, au dehors ses propres sensations ; et s'il était borné au vague sentiment de la vie, aux sourdes impressions de l'organisme, ou même à des affections de chaud et de froid, de saveur, d'odeur, de couleur et de son, le moi qui le constitue se confondrait avec ses manières d'être, et resterait concentré dans l'obscurité de ses modifications passives, sans pouvoir sortir de lui-même ni se distinguer des objets extérieurs. S'il échappe à cet isolement, ce n'est qu'en puisant dans les profondeurs de son énergie des efforts qu'il oppose volontairement aux obstacles qu'il ne tarde pas à rencontrer. Ses membres, ne peuvent, en effet, s'agiter au hasard, sans qu'il ait conscience de leur déploiement. Ce déploiement, d'abord spontané, devient bientôt volontaire et libre, et dès lors ne peut s'arrêter par l'effet d'une cause étrangère et cesser malgré

l'enfant, sans que ce dernier en soit aussitôt averti par le sentiment d'une résistance qu'il ne peut vaincre. En présence de ce sentiment, s'il est déjà capable de réfléchir, il se dira qu'il n'est pas lui-même ce qui suspend et limite ses efforts, qu'il diffère essentiellement de ce qui lui résiste, et que son être n'est pas tout l'être, puisque ce qu'il connaît de lui-même a sa raison dans ce qu'il ne connaît pas. Dès qu'il a pu concevoir ainsi d'autres êtres dont l'existence ne se confond pas avec la sienne, il n'a pas de peine à se distinguer de son propre corps et des autres, et n'a besoin, pour les mieux connaître, que de s'observer lui-même dans ses rapports avec eux. Les mouvements de ceux de ses membres dont il dispose à son gré, lui permettent bientôt de constater la présence des principaux organes qui lui servent d'instruments et d'assigner à chacun d'eux sa place, sa forme et sa fonction. Il apprend de même à déterminer peu à peu les qualités des corps qui l'entourent. C'est surtout grâce à l'intervention du tact, qu'il arrive à se faire les idées qu'il peut avoir du monde extérieur, car c'est le tact qui lui sert à instruire les autres sens et à étendre leur action. En s'approchant des objets qui sollicitent son attention, en allant successivement de l'un à l'autre, en remarquant avec soin les diverses sensations de couleur, d'odeur, de son, de chaud et de froid qu'il éprouve à leur contact, il prend l'habitude d'associer vivement chacune de ces sensations particulières à la conscience de l'effort qu'il a dû produire pour parvenir jusqu'à elles ; et comme, pour lui, la conscience de cet effort se traduit immédiatement par un mouvement musculaire, et qu'à son tour, ce mouvement peut servir à mesurer des distances, il lui suffira désormais de se retrouver en présence des objets qu'il a déjà perçus, pour juger aussitôt que ces objets sont plus ou moins éloignés, séparés entre eux

par certains intervalles et dispersés au sein de l'étendue. C'est ainsi que, l'imagination nous représentant sous des apparences sensibles et des formes saisissables les faits qui se succèdent dans la sphère de notre conscience, nous sommes finalement amenés à concevoir partout dans la nature, au-delà de nos sensations, des causes qui soient leur principe et leur soutien et nous aident à peupler l'immensité de l'espace dont la solitude nous effraye.

S'il faut à l'enfant toutes ces leçons de l'expérience, pour qu'il se connaisse lui-même et soupçonne l'existence de ce qui n'est pas lui, s'il ne parvient à percevoir promptement, qu'après avoir appris lentement à le faire, il n'est pas vrai de dire, avec Dugald-Stewart, qu'en réalisant extérieurement les objets de nos perceptions, de nos fictions et de nos souvenirs, nous obéissions primitivement à des inspirations instinctives. Notre faculté de percevoir n'a pas de prise immédiate sur ces objets et ne les atteint pas directement : sans la conscience de la résistance et de l'effort personnel, sans un premier éveil de la raison, sans la réflexion qui intervient à propos, sans le concours de l'association des idées et les lumières de l'expérience, le moi serait impuissant à concevoir hors de lui un système d'existences concrètes, indépendantes et absolues; et si, plus tard, il ne peut avoir l'occasion de sentir, sans concevoir inévitablement un tel système, c'est uniquement par suite d'une habitude qu'il n'a pas contractée sans peine, mais qu'une pratique de tous les instants a rendue de plus en plus facile.

Une fois formée, l'habitude de percevoir peut expliquer, à son tour, le penchant que nous semblons avoir à confondre, au premier moment, les objets de nos fictions et de nos souvenirs avec ceux qui s'offrent réellement à nos sens. Accoutumés comme nous le sommes, à reporter

sûrement les objets de nos perceptions à différents points de l'espace et à les regarder comme actuellement présents, nous nous sentons aveuglément entraînés à prononcer les mêmes jugements sur les objets que la mémoire ou l'imagination nous représente, et leur accordons d'abord une valeur qu'ils n'ont pas. Cette illusion peut être complète chez les enfants que l'expérience n'a pas encore instruits; elle est fréquente à tous les âges, et si elle ne dure d'ordinaire que peu d'instants, c'est grâce encore à une habitude nouvelle, celle que nous avons depuis acquise en distinguant souvent la réalité sensible de sa simple apparence.

Ces premières observations nous autorisent à conclure, qu'en sortant des mains de son auteur, l'homme ne jouit pas immédiatement de l'exercice de ses facultés de percevoir, d'imaginer et de se souvenir, qu'il confond souvent ces trois opérations, avant de savoir les distinguer, et qu'il attendrait vainement de l'instinct seul des enseignements qu'il ne doit demander qu'à l'observation fécondée par la raison. Quoi qu'il en soit, d'ailleurs, sur ce point, on doit se garder de croire que les connaissances que nous acquérons en unissant ainsi les efforts de la réflexion aux lumières de l'expérience, soient moins certaines que celles que l'intuition nous révèle. Nous n'avons qu'à examiner attentivement les faits eux-mêmes, pour nous convaincre que rien n'est plus légitime, que la distinction que chacun de nous apprend à faire entre percevoir, imaginer et se souvenir.

III. — Pour mieux nous rendre compte de cette distinction, constatons d'abord que la perception, l'imagination et la mémoire ne sont pas des opérations irréductibles et simples. Dans chacune d'elles, en effet, l'analyse découvre deux éléments intégrants, toujours unis en réalité, mais que l'abstraction sépare, et qu'on trouve différents, dès qu'on les

rapproche : c'est, d'un côté, l'élément affectif, simple modification, qui, réduite à elle-même, resterait isolée, incohérente et vague, et n'offrirait qu'une pure manière d'être du moi ; et c'est, de l'autre, l'élément intellectuel, qui est l'acte par lequel le moi, réagissant contre cette modification sensible, s'en empare par l'attention, en marque les caractères, et en porte un jugement. Quelque profonde, en effet, que soit l'unité que la conscience atteste entre les parties de l'être sensible, actif et pensant que nous sommes, cet être reste nécesssairement complexe et divers : sachant ce qu'il est et ce qu'il devient, et ne pouvant ignorer qu'il jouit et souffre tour à tour, il se rend naturellement attentif à ses sensations, distingue celles qui lui plaisent et celles qui l'importunent et désire accroître les premières, non moins qu'échapper aux secondes. Bientôt, se laissant aller à l'influence de la raison, qui semble sortir du fond de sa nature, et se développe, en naissant, d'une manière obscure et spontanée, longtemps avant que la réflexion la précise et l'éclaire, il se pose peu à peu des questions plus hautes, veut savoir l'origine des diverses modifications qu'il éprouve, explique quelques-unes d'entre elles en invoquant l'action de causes extérieures, en rapporte d'autres au passé et s'en attribue enfin certaines à lui-même. Ainsi se forme la connaissance sensible, qui n'a lieu qu'autant que la sensibilité fournit à l'âme une donnée représentative, à l'occasion de laquelle intervient directement le principe qui, en nous, connaît et juge. Quand je perçois, par exemple, un objet coloré, en même temps que j'éprouve la sensation de telle couleur particulière, que me révèle le sens intime, j'affirme que cette sensation est vraie, ce qui, pour moi, veut dire qu'elle appartient à un ordre de choses constant et régulier, grâce auquel je pourrai toujours la reproduire en me plaçant dans les mêmes conditions. De

même, quand je me représente une forêt enchantée, en même temps que je me livre à la foule d'images qui m'assiégent, je prononce que ces images sont fausses, ce qui signifie qu'elles diffèrent de celles que la perception me donne, et ne sont pas liées, comme ces dernières, à certaines autres sensations de résistance et de mouvement qu'il dépend de moi de faire naître. Quand je me souviens enfin d'une scène que j'ai vue, en même temps que je retrouve en moi un ensemble de sensations qui se compose de couleurs, de sons et de figures, je juge que ces sensations sont telles, qu'elles ne ressemblent ni aux sensations vraies qui me viennent de la perception, ni aux sensations fausses que me fournit l'imagination, mais qu'elles sont liées à certaines autres qui me permettent de les rapporter à tel lieu particulier et à tel temps passé. Ainsi percevoir, imaginer, se souvenir, c'est à la fois sentir et juger, et chacune de ces opérations n'est que la synthèse spirituelle où viennent se mêler, sans se confondre, la représentation sensible et l'acte particulier d'intelligence qui la qualifie.

Si on regarde les actes intellectuels comme la forme de ce triple mode de connaissance, les diverses données sensibles en seront la matière. La plupart de ces données, en effet, sont communes aux trois opérations, car ce que je perçois, j'aurais pu l'imaginer, et ce que j'imagine, je pourrais m'en souvenir. Mais ce que ces données ont de semblable ne saurait nous empêcher de reconnaître ce qu'elles ont de particulier, et ce n'est qu'autant que le principe intelligent tient compte des différences spéciales qui les séparent, qu'il peut distinguer ces données en trois groupes, et tour à tour perçoit, imagine et se souvient. Démontrer la légitimité de ces trois opérations, c'est donc justifier les jugements par lesquels nous refusons de confondre les données de la perception, celles de l'imagination et celles de la mémoire.

IV. — S'il est vrai que nous croyons d'abord percevoir, quand nous ne faisons qu'imaginer ou nous souvenir, en vertu de l'habitude où nous sommes de juger que les objets sensibles sont réellement tels qu'ils nous apparaissent, par ce que nous les avons souvent déjà trouvés tels ; ce qui n'est pas moins certain, c'est que cette confusion cesse ordinairement, dès que nous cherchons à la dissiper.

Il suffit le plus souvent, en effet, pour rompre le charme, de remarquer seulement combien les données de la perception l'emportent sur celles de la conception en clarté, en netteté, en précision. En général, les objets qui nous environnent occupent trop fortement notre pensée, pour que nous échappions longtemps à leurs prises, et le faible éclat qui accompagne nos conceptions ordinaires pâlit devant l'imposante autorité des sens et la vivacité de leur témoignage.

Mais si parfois il arrive, en même temps, que nos conceptions soient fortes et nos perceptions faibles et presque effacées, il nous est encore possible de démêler et de reconnaître ces dernières à leur caractère de constance et de fixité. Quand nous percevons, en effet, la nature de nos sensations diverses, leur nombre, leur suite, leur enchaînement, leur degré de clarté ou de confusion, tout nous apparaît invariablement déterminé suivant certaines lois, qu'il nous est impossible de modifier, sans modifier la nature des choses auxquelles ces lois sont conformes: ce qui fait que, tant que nous serons nous-mêmes immobiles, les circonstances restant les mêmes, le tableau que nous offre la réalité présente ne cessera de nous paraître uniforme et identique à lui-même. Au contraire, les conceptions, même puissantes et énergiques, s'altèrent vite, s'affaiblissent, se transforment et conservent rarement leur empire sur l'esprit : ce dernier les remplace bientôt par d'autres, les écarte ou les provoque tour à tour, et peut croire qu'il en dispose à son gré, sans avoir à changer aucune des conditions extérieures.

Dans certains cas néanmoins, ces différences ne sauraient encore suffire à marquer la distinction; car il y a des conceptions qui sont si arrêtées et si fermes et à la fois si persistantes et si vives, qu'elles peuvent lutter avec les perceptions en force et en durée, ainsi qu'on le voit dans les nombreux exemples d'hallucinés raisonnables consignés dans les annales de médecine. Il ne reste alors qu'un moyen d'échapper à l'erreur: c'est de contrôler les dépositions du sens dont on soupçonne la fidélité, en invoquant le témoignage d'un autre sens. Ainsi, quand je crois entendre la voix d'un ami ou le voir présent devant moi, sachant par expérience que mes diverses perceptions, quand elles sont véritables, correspondent à certains mouvements volontaires et les précèdent ou les suivent inévitablement, je n'ai qu'à vouloir, pour m'approcher du lieu auquel je rapporte soit la voix, soit l'image de mon ami, et le toucher saura me dire si cette voix et cette image ont pour cortége les sensations de résistance, d'étendue et de figure qui, dans la perception, en sont inséparables. La perception, en effet, a pour caractère propre de nous offrir des sensations qui se succèdent et varient suivant des rapports constants, que l'observation nous apprend à connaître et que nous pouvons, dans la suite, pressentir et provoquer. Ainsi, nous savons que, dans tel ou tel cas, un mouvement de nos membres amènera la sensation du contact d'un corps solide; un autre, celle d'une image; un troisième, le son d'une cloche; et nous sommes assurés de voir, par exemple, les apparences colorées augmenter ou diminuer si nous faisons un pas en avant ou en arrière, et même s'évanouir ou reparaître, suivant qu'il nous plaît d'abaisser ou de relever nos paupières (1). Si tous les effets

(1) Voyez, sur ce point, un ouvrage de Al. Bain, *The senses and the intellect*, London, 1855.

sensibles s'enchaînent ainsi régulièrement, et s'il est impossible, d'ailleurs, de comprendre la constance et l'uniformité qui règlent leur développement, en dehors de la réalité présente que nous regardons comme une condition nécessaire de leur existence, comment confondre ces données des sens, que nous impose l'influence irrésistible d'une cause sans cesse en action, avec ces représentations de la fantaisie, qui ne dépendent que de nos caprices et que nous déclarons enfantées par l'imagination ?

Il est vrai que cette loi souffre encore quelques exceptions, et qu'elle ne peut s'appliquer ni au rêveur, ni au somnambule, ni au malade en délire, ni au fou. Tous ces hommes, en effet, sont condamnés, par les circonstances physiologiques ou pathologiques qui leur sont propres, à prendre pour des sensations réelles les produits les plus extravagants de l'imagination. Mais, en dehors de ces anomalies qui tiennent à certains accidents de notre nature, il n'est personne en état de veille et sain, d'ailleurs, d'esprit et de corps, qui puisse devenir ou rester longtemps dupe d'une hallucination.

V. — Il ne nous est pas plus difficile de déterminer, à leur tour, les données propres à la mémoire. Ces données, en effet, sont elles-mêmes des espèces de conceptions qui présentent la plupart des caractères essentiels des données de l'imagination, et se distinguent, aussi sûrement que ces dernières, de tout ce qu'on perçoit réellement. Aussi, comparées aux sensations proprement dites, les représentations de la mémoire manquent d'éclat et de force, autant que celles de l'imagination, ou si, parfois, elles sont assez puissantes pour séduire un instant et substituer leurs images aux impressions de la réalité, il suffit de soumettre ces images à l'épreuve des autres sens, pour faire aussitôt la distinction

des sensations vraies et des simples souvenirs. Ce n'est donc que dans les cas assez rares où l'exercice des sens ou de la réflexion demeure plus ou moins suspendu, que la mémoire surexcitée peut, comme l'imagination, nous inspirer en ses représentations une confiance excessive que le silence des autres facultés laisse sans contrôle.

Mais, s'il est aisé de distinguer ainsi les phénomènes de mémoire de ceux de perception, est-il possible de les distinguer également de ceux de l'imagination qui ont avec eux de si étroites analogies ? Observons de plus près ces deux sortes de faits.

Quand j'imagine, la matière de mes représentations m'est donnée tout entière : elle jaillit mystérieusement, comme toutes mes modifications passives, des profondeurs où se perd mon être, et quels que soient mes efforts, je ne puis pas plus créer en moi une nouvelle image, que le physicien ne peut, dans la nature, créer un nouvel atome. Mais je dispose de cette matière, et la façonne à mon gré. Je m'empare, en effet, de ces éléments représentatifs que je trouve en ma conscience ; je les combine comme il me plaît, et le tout que j'en forme est mon œuvre, comme Achille est l'œuvre d'Homère. Que si on prétend que je m'abuse et qu'en supposant ma volonté indépendante à ce point, je deviens la dupe d'une illusion qui tient à l'ignorance où je suis des ressorts cachés qui font mouvoir mon intelligence, ce qu'on m'accordera du moins, c'est qu'il suffit que je me sente et me croie libre, quand j'imagine, pour que mon état diffère de celui où je sens et crois ma pensée enchaînée.

Quand je me souviens, au contraire, ce n'est pas seulement la matière de la représentation qui s'impose à moi, c'est aussi sa trame et son mouvement, et je me sens le sujet de modifications qui se provoquent et se succèdent spontanément.

Si je me rappelle un chemin, un paysage, une maison, un navire que j'ai déjà vus, ma pensée parcourt rapidement les diverses parties qui composent chacun de ces objets, se porte sans effort de l'un à l'autre, et, dans cette révision, d'ailleurs spontanée ou volontaire, suit une marche qu'elle ne règle pas elle-même. Elle ne peut, dans une ville, changer le nombre et la direction des rues ou la distribution des quartiers ou des places. Quand je veux, de même, reproduire les sons d'un air de musique que j'ai entendu ou chanté, ces sons se représentent d'eux-mêmes suivant un ordre donné, dont je ne dispose pas plus arbitrairement, que de la série des lettres de l'alphabet ou de celles des chiffres de la numération écrite. C'est ainsi, qu'en retrouvant des souvenirs, j'assiste à un spectacle, et n'interviens jamais sur la scène. Or, ce déploiement de mes modes auquel ma volonté reste pleinement étrangère, cette succession d'images qui se fait en moi malgré moi-même, cet ordre invariable qui enchaîne mes souvenirs et en relie étroitement toutes les parties, puis-je les retrouver dans les créations de la fantaisie qui n'a d'autre règle que le bon plaisir?

En rapprochant des données aussi contraires, quelle sera donc la conséquence qu'en tirera spontanément le principe qui connaît, juge et raisonne? Puisqu'il est libre de combiner les matériaux qui lui servent à imaginer, il ne pourra demander qu'à lui-même l'explication des conceptions dont il trouve en lui seul la cause. Se sentant maître absolu de ses fictions qu'il écarte et fait revivre tour à tour, ou modifie de mille manières, il ne peut supposer, ni qu'elles correspondent à un ordre de choses déterminé suivant des lois nécessaires, ni qu'elles soient les copies d'objets véritables se réalisant suivant ses caprices. Aussi, convaincu, quand il imagine, qu'il joue simplement avec ses idées, son

propre vouloir lui semble pouvoir suffire à rendre raison de leur existence.

Peut-on prononcer le même jugement en présence d'un souvenir? Ici tout est fixe et réglé d'avance, et l'esprit, irrésistiblement entraîné, cède à un mouvement qu'il ne peut diriger ni interrompre. Comment donc s'attribuerait-il à lui-même un arrangement d'idées qu'il subit malgré lui, et pourrait-il se persuader sérieusement qu'il imagine ce qu'il ne dépend pas de lui de vouloir?

VI. — Il nous est donc également impossible, de prendre pour des fictions la chaîne continue de nos souvenirs, et d'expliquer la suite et la fixité qui les distinguent en leur assignant pour cause la présence effective des objets extérieurs. Mais ce n'est pas tout de savoir, que les représentations de la mémoire ne sont ni un simple jeu de notre esprit, ni une image de la réalité qui captive nos sens : ces représentations elles-mêmes seraient pour nous comme si elles n'étaient point, elles ne nous apprendraient rien, et sembleraient flotter, en quelque sorte, dans le vide, si nous n'avions le moyen de déterminer sûrement à quels points de l'espace et du temps se rapportent les objets qui leur sont propres. Les seuls objets, en effet, qui puissent leur correspondre, étant absents et passés, ce n'est qu'en les jugeant tels, que nous pouvons dire que nous en avons le souvenir. Montrons donc ici, comment, en cherchant dans le présent lui-même la notion de durée, et dans la notion de durée celle du passé, chacun de nous parvient à retrouver la suite des événements accomplis.

Si le présent n'était qu'un point dans le temps, l'idée de la durée serait impossible; car on entend, par durée, l'existence permanente et continue, et comme il ne peut y avoir ni continuité ni permanence dans une série d'instants qui se

succèdent sans suite ni lien, l'esprit humain aurait beau parcourir indéfiniment cette série sans cesse interrompue : impuissant à fixer l'écoulement de son être, il n'aurait que des éléments sans durée pour constituer la notion de durée. Mais, en réalité, la plus courte durée comprenant toujours une part véritable de temps, comme la plus petite étendue comprend une portion déterminée d'espace, le présent n'est pas une simple borne, et entre ce qui n'est plus et ce qui n'est pas encore, ce qui est actuellement a nécessairement sa place.

Ce qui seul est présent pour nous, en effet, ce sont nos modes, au moment où la conscience nous les atteste : or, ces modes, loin de mourir en naissant, se prolongent plus ou moins sous le regard de l'esprit qui les fixe en les contemplant, et la durée que le présent mesure ainsi pour chacun d'eux est une durée réelle : cette durée se confond, en effet, avec l'existence même de ces modes et réalise une quantité concrète et continue, que l'abstraction pourrait diviser, comme elle divise toute quantité, mais qu'une aperception immédiate saisit en entier et considère comme un seul tout. Nos manières d'être, d'ailleurs, ne nous apparaissent jamais ainsi une à une et isolées de l'ensemble qu'elles constituent ; car cet ensemble forme, à chaque instant, un seul faisceau, et ne mérite le nom de moi, que parce que la conscience en embrasse à la fois toutes les parties et les enchaîne dans une compréhension unique. C'est dans ce moi total que la réflexion distingue, quand elle le veut, différents phénomènes, dont la durée varie de mille manières. Je ne puis, en effet, regarder dans mon âme, sans y trouver des éléments divers et confus, dont la multiplicité m'importune et me disperse. Quand je veux suivre une idée à l'exclusion de toute autre, je me vois assailli par d'autres idées,

qui contrarient mon effort, comme pour l'interrompre ; et si cet effort se développe et persiste, comme il est un, identique et aperçu tout entier, grâce à lui, je me maintiens encore au présent ; mais, en même temps que, relativement à cet acte d'attention, je me sens le même tant que cet acte dure, je me sens autre par rapport aux autres idées qui m'assiégent ; ces dernières se suivent d'ailleurs et se remplacent, ce qui fait que j'assiste à leur succession, me sens devenir moi-même et suis témoin de mon changement. C'est le spectacle de ces existences fugitives, que je vois tour à tour apparaître et s'évanouir, sans cesser de rester, en partie, identique à moi-même, qui me donne les idées d'avant, d'après, de commencement, de milieu, de fin, en me faisant concevoir simultanément des durées diverses et inégales; ces durées étant successives, la synthèse de la conscience qui les rapproche me permet, en effet, de saisir entre elles divers rapports de coexistence et d'antériorité, et de me faire ainsi l'idée du passé, qui n'est lui-même qu'un de ces rapports, puisqu'on donne ordinairement ce nom à tout ce qui précède ce qu'on regarde comme présent.

Le passé nous étant ainsi donné dans le présent, pourquoi ne pourrions-nous pas, en restant fixés à ce centre où tout se ramène, revoir à distance tout ce que nous avons déjà vu ? Condillac disait : « soit que nous nous élevions, pour parler métaphoriquement, jusque dans les cieux, soit que nous descendions dans les abîmes, nous ne sortons pas de nous-mêmes (1). » Nous pouvons ajouter, avec non moins de raison, qu'en essayant de remonter le cours de la vie, nous ne sortons pas du présent. Comment la pensée pourrait-elle, en effet, échapper à la nécessité qui l'enchaîne au

(1) *Essai sur l'Origine des Connaissances humaines*, ch. 1.

présent? Qu'elle parcoure, sur les ailes de nos souvenirs, les phases déjà écoulées de notre existence; ou que, s'élançant à la poursuite de l'inconnu, elle s'égare dans les champs illimités du possible et cherche à percer le voile qui nous dérobe les secrets de l'avenir, n'est-elle pas toujours actuelle? Et cesser d'être actuelle, n'est-ce pas, pour elle, cesser d'être?

Mais si l'actualité de la conscience nous enferme dans des limites que nul ne peut franchir, la sphère du présent, où nous sommes condamnés à nous mouvoir, est encore assez vaste, pour contenir et représenter toutes les successions des temps. Les scènes les plus lointaines peuvent venir s'y refléter tour à tour et nous rendre ainsi le passé sous sa fidèle image. En reparaissant, d'ailleurs, elles ne se présentent pas au hasard et confusément, et quiconque prend soin de remarquer l'ordre chronologique qui les ramène, peut sans peine restituer à chacune d'elles sa vraie place au sein de la durée.

D'où nous vient cette facilité que nous avons à nous transporter ainsi dans le passé et à démêler l'ordre des temps qui ne sont plus?

Ce n'est pas uniquement à l'instinct, c'est plutôt à nous-mêmes, c'est à nos libres déterminations que nous devons ce précieux pouvoir, et puisque nous n'avons pu nous le donner, qu'en le créant volontairement au prix de longs efforts, nons pouvons le regarder comme le résultat d'une habitude péniblement conquise.

Il est vrai que la nature ne manque jamais de nous offrir le spectacle de ses changements, et qu'en présence du monde de phénomènes, à la destinée duquel notre destinée est enchaînée, nos pensées se succèdent d'elles-mêmes comme les objets qui les font naître; mais quand, livrés à ces influences extérieures, nous nous abandonnons, sans résister, au cou-

rant qui nous entraîne, c'est en vain que, plus tard, nous essayerions de faire revivre la suite des faits dont nous avons été les témoins. Les impressions qui nous arrivent ainsi toutes faites et que nous subissons passivement, trop légères et trop fugitives pour laisser en nous des traces, disparaissent comme des flots que d'autres flots remplacent ; et notre âme, si elle était toujours privée d'initiative et d'énergie, pourrait se comparer à la glace bien polie qui ne peut retrouver d'elle-même les images souvent reproduites des mêmes objets, à l'écho qui renvoie les sons qu'on lui prête, mais qui se tait dès qu'on ne parle plus. L'enfant ne devient vraiment maître de se souvenir, qu'en devenant capable d'attention, et pour retenir ce qu'il voit, touche ou entend, il ne lui suffit pas de se sentir affecté, il lui faut avoir réagi fortement. Il apprend donc pour la première fois, quand, en présence de deux idées s'offrant simultanément, d'un côté, sa volonté s'arrête sur elles, et, de l'autre, son intelligence les compare et les enchaîne : ainsi associées dans une aperception commune, ces deux idées pourront désormais rester unies, et dès que le hasard suscitera, dans la suite, l'une d'elles, l'esprit n'aura besoin, pour faire revivre l'autre, que d'achever spontanément et de compléter l'opération qu'il a d'abord accomplie.

Toutefois, quelle que soit, d'ailleurs, l'énergie des efforts dont il dispose, quelque aisés que deviennent ces efforts en se répétant, l'homme a beau multiplier volontairement ses associations, les fortifier par l'exercice et les accumuler avec le temps, le nombre de ses souvenirs n'égalera jamais celui de ses idées, et la faiblesse de sa nature le condamne irrémédiablement à oublier plus de choses qu'il n'en retient. Non-seulement les objets qui s'offrent à lui de tous côtés sont trop variés pour qu'il les remarque tous ; mais dans la foule

des sensations qui l'assaillent à la fois, celles qu'il distingue un instant, d'abord nettes et vives, s'obscurcissent peu à peu, et souvent disparaissent, pour faire place à des impressions nouvelles : aussi sent-il mieux chaque jour le vide qui semble se faire derrière lui, à mesure qu'il avance dans la vie.

Mais est-il nécessaire, pour avoir le droit de se fier à ses souvenirs, de pouvoir reproduire exactement la série entière des pensées qu'on a déjà eues? Nullement. Nous nous rappelons, en effet, le passé, dès que certaines de nos conceptions se représentent toujours à nous suivant un ordre invariable, et nous permettent ainsi d'établir, dans le temps, quelques divisions faciles et sûres. Or, quoiqu'elles ne soient pas chez tous également précises, ces divisions existent dans tous les esprits, et quiconque s'en sert pour compter des moments divers et successifs dans le cours de son existence, se souvient plus ou moins.

Nous nous souvenons donc tous, car la nature elle-même nous invite impérieusement à associer, une fois ou l'autre, les plus importantes de nos pensées ou de nos actions à certaines circonstances extérieures qui peuvent nous les rappeler dans la suite. C'est ainsi que le mouvement apparent du soleil, dont les retours au même méridien ou au même équinoxe, forment les jours et les années, ou encore les phases de la lune et les changements des saisons, nous offrent un moyen facile de donner une date à quelques-unes de nos idées. Chacun de nous, d'ailleurs, a, pour ainsi dire, ses secrets, pour se reconnaître, sans trop de peine, au sein de cette uniformité des temps évanouis sans retour : chaque vie particulière, quelles que soient ses conditions et sa durée, a ses périodes fortement marquées par quelques faits dominants, autour desquels tous les autres se groupent. Celui que son destin fit longtemps errer de pays en pays, revoit

son passé nécessairement mêlé aux endroits divers où s'écoula son existence : tel séjour lui rappelle son enfance ; tel autre, son adolescence ou sa jeunesse, et l'ordre suivant lequel ces différents lieux se représentent à lui, est aussi celui qu'il fixe au cours de ses années. Pour celui qui n'a jamais quitté le paisible foyer de ses pères, c'est un jouet d'enfant, un changement de costume, une fête de famille, la perte d'un parent aimé, ce sont ces petits événements insignifiants pour tout autre, et d'une importance capitale pour lui, qui règlent et précisent ses souvenirs. S'il ne trouvait pas, sous son regard rétrospectif, ces signes qui jalonnent sa voie, toute idée chronologique s'effaçant à l'instant même de son esprit, il ne verrait que désordre et confusion dans sa propre histoire ; au lieu que, grâce au mouvement de ses idées enchainées l'une à l'autre, il détermine avec certitude les phases les plus importantes de sa vie, comme il peut, à l'aide des chiffres de la numération ou même des mots du langage, démêler sans efforts la succession des peuples et des empires (1).

L'expérience personnelle devient ainsi le principal fondement de la mémoire. Nos idées ne pouvant se provoquer mutuellement qu'après avoir été préalablement unies, tous nos souvenirs ont nécessairement leur origine dans certaines associations primitives. Ces associations diffèrent, il est vrai, suivant les individus, et telle est la multiplicité des circonstances qui les déterminent, qu'il ne s'est peut-être jamais rencontré deux personnes à qui la vue des mêmes objets pût suggérer exactement les mêmes souvenirs. Mais, quelle que soit, à cet égard, la diversité de nos destinées, tout homme a un passé qu'il s'est conquis par ses efforts, qui, par suite,

(1) Voir ma *Théorie de la mémoire*, 2e partie, chap. II, § 1

lui est propre et qui reste constant pour lui : le passé, pour chacun de nous, tient uniquement, en effet, à la succession continue de nos idées, qui repose elle-même sur l'ensemble de nos dispositions acquises.

VII. — Si nous savons faire entrer en ligne de compte cette nécessité où nous sommes, pour retrouver la série de nos anciennes idées, de suivre l'ordre que la force de l'habitude nous impose, nous pourrons enfin comprendre comment nous parvenons à apprécier, à sa juste portée, la valeur objective de nos souvenirs, comparée à celle que nous avons déjà reconnue aux données de l'imagination et des sens.

Le caprice qui préside à la combinaison des éléments dont l'imagination dispose, nous a permis de ne voir dans ses produits que de pures chimères : nous ne saurions croire, en effet, à l'existence d'objets que nous ne concevons, que parce qu'il nous plaît de les concevoir, et si nous en affirmons quelque chose, c'est uniquement qu'ils sont possibles.

Nous avons vu comment, au contraire, quand nous percevons, nous ne pouvons éprouver certaines résistances et faire volontairement des efforts pour les vaincre, sans être impérieusement poussés par la raison à supposer hors de nous certains obstacles qui, en s'opposant à nos efforts, nous apparaissent comme autant de causes que nous ne connaissons que par leurs effets, mais que nous ne pouvons nous empêcher de croire directement en rapport avec nous-mêmes et sans cesse en action.

En remarquant, plus tard, que les associations que nous offre le développement spontané de la mémoire ne sont ni moins constantes ni moins régulières que les données des sens, nous nous trouvons forcés de chercher également, en dehors de notre volonté, l'explication de ces associations dont nous sentons que nous ne sommes pas les maîtres, et

la raison qui nous a fait attribuer les représentations sensibles à des causes indépendantes de nous-mêmes nous portant à juger de même des représentations de la mémoire, nous croyons qu'il y a des objets qui correspondent à nos souvenirs, comme nous croyons qu'il y en a qui correspondent à nos sensations.

Les objets de nos souvenirs nous étant ainsi donnés comme existant réellement, nous serions encore exposés au danger de les supposer actuels et présents, et nous pourrions les confondre ainsi avec ceux que les sens nous font connaître, s'il nous arrivait, en nous souvenant, de cesser de percevoir. Mais comme les corps qui nous environnent continuent, d'ordinaire, à faire impression sur nos organes, et que nos sens restés ouverts, s'exercent diversement, pendant que nous nous souvenons, nous nous trouvons mêlés, à la fois, à deux scènes, la scène que nous offre le présent, et celle que la mémoire ressuscite. Le moi semble alors se partager entre deux ordres de coexistants, et les distingue, en même temps qu'il les unit : il ne peut en effet, comparer l'un à l'autre ces deux états, qu'il s'attribue également puisqu'il en a également conscience, sans être amené à penser qu'ils représentent deux ordres de choses qui ont entr'eux différents rapports d'espace et de temps.

Et d'abord, relativement à l'espace, il n'est pas possible, en effet, de juger des objets des souvenirs, comme on juge de ceux des sensations proprement dites.

Quand on perçoit, ou le tact s'exerce de concert avec les autres sens, ou ces derniers restent privés de son secours.

Dans le premier cas, en même temps que nous voyons, entendons ou flairons un objet, nous pouvons le presser avec effort sous nos doigts et promener volontairement notre main sur ses diverses parties : nous éprouvons ainsi des

résistances qui nous servent à mesurer la puissance des obstacles qu'elles supposent, et tant que dure ce contact direct, nous croyons à l'existence d'une cause extérieure, à son action permanente et à sa présence immédiate.

Si nous nous trouvons, au contraire, réduits à des sensations de couleur, d'odeur ou de son, ces sensations, isolées ou réunies, ne sauraient suffire à nous faire sortir de nous-mêmes ; mais comme nous les avons auparavant, dans diverses expériences, trouvées toujours liées à d'autres sensations de résistance et d'efforts qui nous ont permis de les rapporter à des causes extérieures, nous nous fondons sur cette constante analogie, pour juger que leurs objets sont dispersés çà et là dans l'espace, qu'ils restent groupés et immobiles autour de nous tout le temps qu'ils sont perçus de la même manière, et que nous n'avons qu'à vouloir réaliser certains mouvements, pour nous approcher des lieux qu'ils occupent, et vérifier, en les touchant la réalité de leur existence.

Il en est autrement, quand, au lieu de percevoir, nous nous rappelons simplement ce que nous avons perçu. Aucune sensation de résistance, en effet, ne peut se mêler aux données qui viennent de la mémoire, et le toucher, si nous l'invoquons, n'intervient que pour nous mettre en garde contre le témoignage des autres sens : les objets de nos souvenirs échappant ainsi à toutes nos prises sensibles, nous ne pouvons pas croire à leur présence actuelle, comme nous croyons à la présence médiate ou immédiate des objets effectivement sentis. Seulement, ces mêmes objets, qui ne nous paraissent pas présents et que nous ne pouvons concevoir qu'absents, notre mémoire, si elle est vive et sûre, nous les représente en relation avec un autre milieu, que suscite, à l'instant même, l'association des idées. Ce milieu nous

semble, d'ailleurs, plus ou moins éloigné, suivant la distance qui le sépare du point où nous sommes ; et comme cette distance se mesure, pour nous, à la conscience des efforts qu'il nous faudrait déployer pour la parcourir, l'analogie qui nous fait juger présents ou groupés autour de nous les objets qu'il nous est donné de percevoir, nous autorise à croire, qu'en accomplissant les mouvements nécessaires pour aller jusqu'aux objets de nos souvenirs, nous pouvons nous rendre ces derniers également présents.

Relativement au temps, le moi qui, d'une part perçoit, et, de l'autre, se souvient, ne peut longtemps regarder comme simultanées les deux scènes qui se disputent son attention. Il s'aperçoit bientôt, grâce encore à l'intervention du principe de l'association, que ces scènes sont séparées entre elles par un certain nombre d'autres, qui réclament leur place dans la série de ses souvenirs, et se succèdent dans un ordre déterminé que sa pensée ne peut intervertir ; car il lui faut, pour aller d'un point de la durée à un autre point, parcourir, au moins à grands traits, les points intermédiaires, comme il lui faut, pour se porter d'un lieu à un autre lieu, franchir les espaces interposés. Aussi, quand, rapprochant, dans le temps, les objets de ses sensations de ceux de ses souvenirs, il prononce que, ses sensations étant actuelles, leurs objets existent actuellement, il juge en même temps et toujours sur la foi de l'analogie, que ceux de ses souvenirs que d'autres souvenirs intermédiaires séparent de ses sensations et précèdent plus ou moins dans la durée, représentent, à leur tour, des objets qu'il a perçus antérieurement, mais qu'actuellement il ne perçoit plus et ne peut désormais concevoir que comme passés.

Tels sont les divers jugements qui nous induisent à penser, à propos des objets de nos souvenirs, que ces objets sont

réels, comme ceux de nos perceptions elles-mêmes, mais qu'ils sont absents et passés, tandis que ces derniers restent présents et actuels.

VIII. — Les résultats de ces jugements, ont, d'ailleurs, l'avantage de pouvoir être soumis à l'épreuve de l'observation et contrôlés expérimentalement. Nous n'avons, en effet, pour nous assurer de la fidélité de nos souvenirs, qu'à nous retrouver par hasard ou nous replacer volontairement en présence de leurs objets,

« Si j'ai souvent suivi un sentier, j'ai pu me rendre familiers ses circuits, ses contours et ses accidents : à force de les voir se dérouler successivement sous mes yeux je les ai fortement associés, et désormais, pourvu qu'une occasion les lui rappelle, mon esprit peut de lui-même en retrouver la suite et l'enchaînement. Qu'il m'arrive alors de parcourir encore une fois ce sentier : il m'est facile, à chaque pas, de comparer la réalité présente à l'image préconçue que je m'en suis faite, et de vérifier, en détail, son exactitude. Je me représente, en effet, par un effort spontané de conception, les détours de la route, les rochers et les arbres qui la bordent, les ondulations que doit m'offrir le terrain ; et au même instant chacune de mes perceptions vient confirmer la fidélité de ma peinture idéale, dans laquelle les objets que je revois se réfléchissent comme dans un miroir vivant. Ces objets ne me paraissent pas étrangers ; je les connaissais d'avance, et je les reconnais ; car ils correspondent trait pour trait à l'idée que j'avais déjà de chacun d'eux. Ce qui le prouve d'ailleurs, c'est que si, chemin faisant, je remarque quelque particularité qui m'ait échappé jusqu'à présent, ce détail me frappe et me surprend, parce qu'il n'y a rien qui le représente dans la suite et le plan régulier de mes souvenirs. Que s'il s'est fait en mon absence, quelque changement dans les objets eux-

mêmes, cet incident trouble et dérange plus gravement encore ma combinaison habituelle ; et quand, par exemple, je rencontre, devant moi, un pont nouvellement construit à l'endroit où ma conception indique un ravin profond, j'hésite et reste étonné en présence de la contradiction que mes sens semblent opposer à ma mémoire ; mais, au lieu d'accuser d'erreur l'un ou l'autre de ces témoignages, je les concilie en jugeant aussitôt que, grâce à la main de l'homme, l'ancien aspect de ces lieux a fait place à cet autre aspect que je déclare nouveau.

C'est ainsi que, sans s'en rendre compte et presque à son insu, chacun de nous reconnaît, à toute heure, les personnes et les choses qui l'entourent ; c'est ainsi que nous constatons l'identité des objets que nous retrouvons conformes à la dernière conception qui nous les rend ; c'est encore ainsi que nous remarquons les changements divers qu'ils ont subis, si toutefois ces changements sont sensibles ; car la mère qui voit son enfant croître sous ses yeux, ne s'aperçoit pas qu'il grandisse et le trouve toujours semblable à lui-même, parce que, chaque soir, elle le compare à ce qu'il lui a paru chaque matin (1). »

L'habitude que nous avons de reconnaître ainsi les objets qui nous sont familiers au moyen de leur image spontanément reproduite, a pu faire naître l'usage où l'on est de dire, qu'on reconnaît aussi cette image réduite à elle-même et séparée de ce qu'elle représente. Mais un tel langage est confus et équivoque. Ce n'est pas l'image elle-même qui se fait reconnaître. Une idée qu'on a déjà eue et qu'on a de nouveau ne pourrait être reconnue qu'à la condition de n'avoir pas cessé d'exister et de s'être conservée identique-

(1) Extrait de ma *Théorie de la Mémoire.* 2ᵉ partie ; chap. I, § 2, 1866.

ment la même. Il ne manque pas, il est vrai, de philosophes pour qui la mémoire semble n'être que le dépôt de nos souvenirs et qui soutiennent la permanence des idées dans l'âme : à mesure qu'elles échappent à l'attention, nos idées ne s'évanouissent pas, disent-ils, mais elles se cachent dans les secrets replis de l'intelligence, où elles se maintiennent à l'état latent et vivent dans l'obscurité, jusqu'au moment où l'aperception les saisit une seconde fois et les illumine encore de ses clartés ; ce sont, suivant le mot de Leibnitz, des veines tracées dans l'intérieur d'un bloc de marbre, et que le ciseau de l'ouvrier doit remettre à nu. Mais sur quels fondements repose la réalité de ces idées qui, par leur définition même, échappent à toutes nos prises ? Et comment comprendre l'existence de ces sensations non senties, de ces perceptions inaperçues, de ces connaissances qu'on ignore ? De quelque manière qu'on les conçoive d'ailleurs, leur seule durée ne peut suffire à expliquer le caractère de reconnaissance qu'on leur prête. Je le demande, en effet, dès qu'on la suppose ensevelie dans les régions de l'âme inacessibles à la conscience, une pensée n'est-elle pas pour nous comme si elle n'était point ? Je veux qu'après être restée longtemps obscure, elle s'éclaire dans la suite et reparaisse à ma vue. Comment constaterai-je, aux divers moments de sa durée, l'identité d'un mode autrefois connu, depuis oublié et maintenant reproduit ? S'il suffisait enfin à nos idées de persister ainsi dans l'existence pour être reconnues, pourquoi certaines d'entre elles auraient-elles seules ce privilége ? Et comment justifier la distinction que nous faisons tous entre les réminiscences et les souvenirs ? On ne peut donc croire que nos modifications passées se conservent et, en se représentant, se fassent accepter comme de vieilles connaissances. Ce qui est vrai, c'est que chacune de nos pensées qui disparaît, s'évanouit

pour toujours ; le flot de nos émotions, de nos désirs, de nos conceptions et de nos résolutions s'écoule sans retour ; le flux est réel, et le reflux n'est qu'apparent, et comme le disait Héraclite, nous ne repassons pas deux fois le même fleuve. Ce qui a été n'est plus, et le temps ne revient pas sur ses pas.

Ce qui n'est pas moins vrai cependant, c'est que les faits de conscience peuvent se succéder en nous sans différer essentiellement entr'eux. Puisque la pensée n'est qu'un mode passager du moi, elle est, par rapport au moi, ce que la forme ronde est relativement à un morceau de cire : le morceau de cire peut perdre cette forme ronde pour prendre la forme carrée; il peut pareillement cesser ensuite d'être carré pour redevenir rond; et bien que, dans ce cas, sa nouvelle forme ne soit pas identique à sa forme primitive qui n'est plus, on pourra dire néanmoins que la forme actuelle de la cire est en tout point semblable à la forme première, comme on pourra dire de deux cercles juxtaposés sur un même plan et ayant d'ailleurs leurs rayons égaux, qu'ils sont le même cercle, sans être un seul cercle. Mais, pour savoir que ces formes sont égales ou que ces cercles sont égaux, il ne suffit pas que ces formes et ces cercles existent; il faut encore qu'on puisse les considérer à la fois et qu'on les compare l'un à l'autre : de même, pour juger qu'une idée qui se renouvelle ressemble à une ancienne idée, ce n'est pas assez de connaître la première : comment, en effet, saisir un rapport entre deux termes, quand on ne voit que l'un d'eux? Quand donc on retrouve une idée qu'on a déjà eue, si cette idée revient seule et reste isolée de tout ce qui l'éclaire et l'explique, on est sans doute en présence d'une copie, mais c'est une copie qui fait à peine soupçonner l'existence de l'original qu'elle représente, que rien ne permet de

rapprocher de son modèle, et dont la valeur échappe à notre appréciation.

Aucun souvenir ne peut donc se faire reconnaître lui-même ; seulement, toutes les fois qu'en s'éveillant, un souvenir en suscite un certain nombre d'autres qui le complètent et servent à fixer exactement sa place dans l'espace et le temps, ce souvenir est tel qu'il nous semble pouvoir faire reconnaître son objet; et c'est uniquement par abus de langage, qu'il nous arrive de dire que nous le reconnaissons.

IX. — En résumant cette longue analyse des faits de mémoire, essayons d'en dégager quelques principes qu'on puisse considérer comme les résultats de cette recherche.

Si cette recherche est exacte et complète, la mémoire ne peut s'exercer que grâce au concours simultané de la spontanéité et de la réflexion. Tout souvenir, en effet, se compose nécessairement de matière et de forme ; or, nous empruntons à la spontanéité la matière de nos souvenirs, et nous devons à la réflexion la forme qui les détermine.

Ce qui constitue la matière des souvenirs, ce sont les données phénoménales qui lui servent de fondement et dont la source se cache dans les profondeurs de notre spontanéité. Cette spontanéité d'ailleurs est acquise plus encore qu'instinctive. La nature seule, il est vrai, commence en nous toutes choses : nos sens s'exercent d'eux-mêmes, dès qu'ils sont ouverts, et plusieurs de nos sensations n'ont parfois qu'à paraître en même temps, pour former entre elles certains groupes et rester longtemps unies. Mais il ne suffit pas, d'ordinaire, d'être en présence des objets extérieurs, pour en conserver le souvenir, ou de recevoir de vagues impressions, pour pouvoir désormais les faire revivre : ce n'est qu'en réagissant vivement contre nos propres modifications, qu'il nous est donné d'en préparer le retour et de rendre ce retour cer-

tain. Le principe en qui nos manières d'être résident, peut accroitre son énergie, en l'exerçant librement, et substituer des dispositions nouvelles à ses dispositions primitives : son être se déploie, pour ainsi dire, en passant ainsi de la puissance à l'acte, comme s'il ne pouvait agir, sans être poussé irrésistiblement à agir encore, semblable à un ressort dont la force se multiplierait à mesure qu'il se détend.

C'est donc moins dans le développement de la spontanéité instinctive de nos facultés naturelles, que dans l'exercice de notre activité volontaire, que nous trouvons l'origine des diverses données de nos souvenirs. Aussi sommes-nous maitres d'apprendre à notre gré, comme nous le sommes de vouloir, si nous nous possédons nous-mêmes. Apprendre, en effet, c'est associer assez fortement deux idées, pour qu'elles, puissent, dans la suite, se susciter réciproquement ; ce qui revient à contracter l'habitude, en considérant à la fois ces deux idées, de passer spontanément de l'une à l'autre. Or, cette habitude, comme toute habitude active, se contracte par l'action vive ou souvent répétée, qu'il dépend de nous de vouloir ou de ne pas vouloir.

Cette explication me semble s'accorder pleinement avec les faits et trouver dans l'observation des points d'appui qui la confirment. Dès que je considère, en effet, la matière des souvenirs comme une modification produite par le jeu de nos habitudes actives, je crois voir les plus graves difficultés de la mémoire disparaitre et ses mystères s'éclairer d'un jour nouveau.

Je comprends, d'abord, pourquoi nos sensations purement affectives ne deviennent jamais de vrais souvenirs. Comme nous les subissons passivement et que nous ne trouvons pas en nous la cause qui les fait être, nous n'avons aucun moyen pour les conserver et les reproduire. Au con-

traire, les perceptions claires et précises, que nous ne devons qu'à nous-mêmes, nous appartiennent en propre, et plus ces perceptions sont libres et affranchies des liens du corps, plus il nous est facile de les renouveler spontanément. Ainsi les plaisirs et les douleurs qui résultent du jeu de nos organes s'imposent à nous : nous les souffrons sans les modifier, et ne pouvons les faire renaître. Les sensations d'odorat et de goût sont déjà moins confuses : elles se laissent distinguer, et nous permettent de reconnaître leurs objets. Les perceptions du tact relatives à la forme et au mouvement réclament un effort de la volonté; aussi rien n'est-il plus aisé que de les préciser et de les retenir. La vue et l'ouïe sont, de tous nos sens, les plus actifs : il n'y a, par suite, qu'à se rendre attentif, pour convertir les sons et les couleurs en souvenirs durables. Cependant, comme elles ne peuvent échapper entièrement à l'influence des organes, les images sensibles que nous devons à la mémoire ne nous offrent d'ordinaire que de faibles copies de la réalité. L'entendement, au contraire s'exerçant spontanément et sans entraves, n'a pas à vaincre ces résistances matérielles ; aussi ses conceptions reparaissent-elles toujours plus vives et plus faciles.

Je comprends, de même, l'influence parfois singulière que peuvent avoir sur la mémoire le tempérament, le climat, l'âge et les maladies. Toutes nos facultés éprouvant plus ou moins le contre-coup de nos dispositions organiques, la mémoire doit tour à tour rester suspendue, s'aviver ou s'évanouir, suivant la nature et la diversité des modifications que subit le cerveau. Mais nos souvenirs ne dépendent pas tous également du jeu des organes; et s'il en est de sensibles qui ne se déterminent qu'à l'occasion d'une impression matérielle, il en est d'intellectuels, qui semblent le fruit

de la réflexion pure : les premiers pourront donc s'éteindre longtemps avant les derniers; ce qui fait qu'on oubliera sa langue maternelle avant une langue étrangère, les noms propres avant les noms communs, les mots avant les choses.

Je comprends encore pourquoi nous ne pouvons pas chasser un souvenir, s'il est présent, ni le provoquer à notre gré, s'il est absent. La matière de nos souvenirs nous étant fournie par des actes d'habitude, leur point de départ se perd dans certaines dispositions acquises, obscures pour nous comme la puissance qu'elles modifient. La volonté n'a donc aucune prise immédiate sur des déterminations qu'elle ignore; elle peut seulement susciter, en se recueillant, la manifestation des pensées dont nous avons vaguement conscience, et quand ces pensées s'ébauchent d'elles-mêmes, les compléter et les éclairer en leur prêtant son attention.

Je comprends aussi pourquoi la mémoire est celle de nos facultés qu'il dépend le plus de nous de rendre féconde ou stérile. Comme toutes nos habitudes, la mémoire résulte principalement de l'exercice de notre activité, et lent ou rapide, net ou confus, exact ou infidèle, tout souvenir a sa mesure, comme son origine, dans l'effort qui le fait naître.

Je comprends enfin les profondes inégalités que la nature s'est plu à multiplier entre les hommes, relativement à la mémoire. Ces inégalités tiennent, d'un côté, aux différents degrés de puissance et d'énergie dont dispose le principe particulier qui nous anime; et, de l'autre, à certains besoins primitifs, à certains goûts irrésistibles autant qu'irréfléchis, qui, d'ailleurs, divers chez les différents individus, redoublent et soutiennent chez tous les efforts pour apprendre, et favorisent ainsi les diverses sortes de mémoire, en créant des aptitudes spéciales.

Telle est la portée de la donnée phénoménale qui, ayant sa cause et son principe dans l'habitude, entre, à titre de partie intégrante, dans la formation du souvenir, lui sert, pour ainsi dire de soutien, et fait le fond de sa nature. Mais, quoiqu'elle soit une des conditions les plus essentielles à son existence, la matière ne suffirait pas d'ailleurs à le constituer : réduite à elle-même, elle ne pourrait offrir que ces représentations confuses et vagues que Leibnitz appelle des consécutions d'images et qu'on désigne vulgairement sous le nom de réminiscences. Ces réminiscences auraient beau se multiplier et se suivre : elles ne formeraient jamais qu'une espèce inférieure de mémoire, la seule qu'on puisse raisonnablement accorder à l'animal ou à l'homme imbécile. Il est permis de croire, en effet, avec Buffon, que les sensations antérieures de l'animal ou de l'imbécile sont renouvelées par leurs sensations actuelles, et se réveillent avec toutes les circonstances qui les accompagnent : « L'image principale et présente appelle les images anciennes et accessoires ; ils sentent comme ils ont senti ; ils agissent donc comme ils ont agi ; ils voient ensemble le présent et le passé, mais sans les distinguer, sans les comparer, et par conséquent sans les connaître (1). »

La raison et la liberté dont l'homme est doué, lui assurent le privilége d'une mémoire plus complète et plus précieuse. Grâce à elles, en effet, l'homme peut réfléchir, et c'est en s'emparant, par la réflexion, de la matière des souvenirs, qu'il éclaire cette matière, la précise, l'explique, lui donne enfin la forme et en fait ainsi un vrai souvenir.

Réfléchir pour un être intelligent, c'est se replier sur soi-même, observer attentivement ses propres modes, les consi-

(1) Disc. sur les animaux.


1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
UNIVERSITY